

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

# LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. 6

MONTREAL, 8 MAI 1897

No. 135

## SOMMAIRE

Le Respect, *Rubur* — Libre-Echange, *Vieux Rouge* — Une excellente mesure, *Libéral* — Simple demande, *Curieux* — La morale et le bon goût, *Français* — Les prêtres et le théâtre, *Catholique* — DIANA VAUGHAN: La presse parisienne, *Le Temps*, *le Gil-Blas*, *le Journal*, *la Vérité* de Paris et *la Vérité* de Québec — La revanche — FEUILLETON: Rome (SUITE) *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile, [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement tous ceux qui e

## LE RESPECT

La *Vérité* qui veut nous donner des leçons de mœurs politiques, écrit ce qui suit dans un article publié, sous le titre qui précède: *Nos mœurs politiques*:

Mais, arrivons à l'électeur qui est au bas de l'échelle politique.

En voilà une doctrine nouvelle et qui est jolie.

L'électeur, l'homme qui soutient et qui échafaude toute la boutique au bas de l'échelle!

C'est peut-être bien là ce que messieurs les autocrates voudraient le voir; mais ils n'ont pas le droit de prendre leurs désirs pour de la réalité.

“ Le peuple est roi et le roi est sujet ”.

C'est là comme nous le disions il n'y a pas longtemps encore, la base de la doctrine libérale, de la vraie école rouge.

Nous ne la laisserons pas pervertir par les éteignoirs de la *Vérité*.

Nous aurons pour la défendre, nous en sommes sûrs, tous ceux qui portent le drapeau libéral.

Au milieu des compromis et des faiblesses que nous avons déplorées de la part de nos chefs, la souveraineté du peuple est restée intacte et respectée.

L'hon. M. Laurier à Ottawa est, nous le savons, est un champion de la démocratie ; il est démocrate de fond et de cœur.

Non pas de cette démocratie qui se juge sur les lèvres, sur la coupe de l'habit ou sur la couleur des mains.

C'est une démocratie de conviction qui lui vient, le premier.

Le peuple est le faiseur de rois.

M. Laurier le sait et il obéit au peuple. Il est flexible comme pas un devant l'expression de la volonté populaire.

Aucune autorité, pas même la plus haute ne le fait céder, quand le peuple lui marque une autre direction.

On l'a vu dans la question des écoles. M. Laurier n'a écouté qu'une voix, celle de la population catholique indépendante, la voix du peuple, la voix de Dieu.

A Mgr Merry del Val, il n'a du faire qu'une réponse :

“ Le peuple commande et j'obéis ”

C'était la vraie attitude à prendre, nous avons confiance qu'il ne l'aura pas manquée.

Peut-être ne sera-ce pas aune à Rome ? ou les démocrates ne sont guère en vogue ; mais ce n'est pas Rome qui conduit nos affaires civiles et le chef du parti libéral sait l'affirmer quand il le faut.

Ueillons au maintien du principe du grand principe du pouvoir populaire.

Combattons au besoin, pour le défendre

contre tous ceux qu'on voudrait envoyer pour nous chercher de chaînes.

ROBUR.

## LIBRE-ECHANGE

A plusieurs reprises, dans le cours de l'existence de ce journal, dans des phases successives, nous nous sommes proclamés en faveur du libre-échange.

C'est pour nous une question de doctrine que nous poussons jusqu'à ses limites extrêmes.

Rien de ce qui touche à la liberté ne nous est étranger.

On nous a accusé d'être des doctrinaires. Nous avons démontré que l'appellation était fautive.

Nous ne sommes pas des doctrinaires, nous sommes des doctrinaux.

Le libre-échange fait partie intégrale de la doctrine libérale ; ses mérites ont été de tout temps proclamés par l'école libérale ; les grands programmes de l'*Avenir* et de 1854 portaient au nombre des réformes chères au parti l'établissement du libre-échange, de la liberté absolue de commerce.

Nous sommes donc heureux de constater le grand progrès que vient de faire la doctrine libre-échangiste, par suite du tarif nouvellement proposé par le gouvernement.

Il n'y a pas deux façons de considérer l'œuvre de l'hon. M. Fielding.

Jamais pas plus caractérisé ne fut fait dans notre pays en faveur du libre-échange.

Inutile de se perdre dans les considérations de chiffres pris en particulier.

Le fonds de la question est celui-ci :

L'année prochaine notre tarif sera réduit de 25 0/0.

Et après “ trois changements successifs

de 25 0/0" qui ne peuvent manquer de survenir une fois le principe adopté, nous aurons obtenu sans secousse le libre-échange complet.

Le tarif ne subit pas d'autre interprétation.

Il est conçu de façon à inclure non pas l'Angleterre seulement, mais le monde entier, comme le montre le texte des résolutions.

Nous avons dès maintenant un huitième de libre-échange.

L'année prochaine nous aurons un quart.

Bientôt nous aurons le tout et nous saurons encore une fois le triomphe d'une idée libérale, comme nous avons salué le triomphe du principe du suffrage universel.

Cette fois encore nous avons le droit de dire à ceux qui s'écrient : la vieille école libérale est morte ; à ceux-là nous pouvons dire :

Vous mentez !

Elle vit l'école, et il vit le vieux rougisme.

Comme le charbon ardent enfoui sous la cendre, qui brille dans l'âtre, le libéralisme des Holton, des Huntingdon, des Dorian, de tous les libre-échangistes de la pléiade moderne, perce par tous les coins de ce tarif.

Nous nous en réjouissons ; nous nous glorifions surtout du démenti ainsi donné à ceux qui prétendent voir dans les réticences habiles de nos gouvernants une renonciation aux vieux principes du passé.

Que non !

Le gouvernement Laurier ne fait pas un pas sans soulever sur ses traces le parfum de liberté des grands jours.

Chaque mouvement, chaque démarche a l'ampleur du geste libéral.

Le geste est beau, suivant l'expression du poète socialiste.

Il nous réconforte.

Nous n'avons plus peur, lorsque nous voyons s'accumuler ces preuves de fidélité aux principes.

Nous sommes tellement convaincus que le vieux programme rouge n'est pas en danger et triomphera lentement mais sûrement, que, pour un peu, nous nous excuserions d'avoir eu des doutes et de les avoir émis en cette place.

VIEUX ROUGE.

## Une excellente mesure

Le ministre de l'intérieur en France, vient d'adresser à des employés une circulaire qu'il est important de signaler parce qu'elle a trait à un état de choses qui n'est pas inconnu ici.

Voici d'après le *Temps* de Paris le fond de cette circulaire :

Plusieurs secrétaires de mairie ont reçu les sollicitations des éditeurs de certains annuaires, qui classent les citoyens d'après leurs origines confessionnelles. Ces éditeurs désireraient puiser leur documentation à des sources sûres. Mais qui ne voit pas que ces classifications n'auraient d'autre résultat que de fournir un aliment aux passions sectaires, et qu'elles sont directement contraires à l'esprit de la Révolution qui a voulu abolir toute distinction fondée sur la différence des opinions religieuses ? Le ministre de l'intérieur a donc été très bien inspiré en invitant les préfets à rappeler aux maires et aux secrétaires de mairie qu'ils ne doivent fournir aucun renseignement sur les cultes professés par les citoyens.

On sait que certains esprits exagérés avaient entamé en France, une campagne anti-cléricale, qui teurnait au fanatisme à rebours.

C'est contre ce fanatisme d'un nouveau genre, que le même journal s'exprime ainsi :

Est-ce que vraiment nous devrions assister à un réveil du fanatisme religieux ? En vérité, le

phénomène serait inattendu à une époque de mœurs douces et, il faut bien le dire, de convictions plutôt sommeillantes. Allier le scepticisme à l'intolérance, ce serait, on en conviendra un singulier paradoxe. Son étrangeté ne semble pourtant avoir arrêté ni ces esprits étroits qui, se faisant de la République conception la plus fautive, affectent de confondre la religion catholique elle-même avec le cléricisme, ni ces autres agitateurs qui au contraire croient pouvoir se réclamer du catholicisme et témoignent d'une hostilité systématique contre ceux de leurs concitoyens qui appartiennent à d'autres confessions. C'est ainsi qu'on nous a une question juive, cent ans après la Révolution, et une question protestante trois cents ans après que le chancelier Michel de l'Hospital eut prononcé cet admirable appel à la concorde, qui est présent dans toutes les mémoires, mais ne paraît pas l'être encore dans tous les cœurs.

C'est pour empêcher l'explosion d'une aussi grave erreur, que le ministre a défendu toute inquisition sur la religion des individus.

Voilà une mesure qui devrait régner ici où tout se fait sur le pied de catholiques et de protestants, où l'étiquette religieuse est attachée après chaque nom.

Ecoutez à cet égard cette bonne leçon :

Le péril que certains voudraient susciter contre la liberté religieuse tombe de lui-même, dès que la véritable nature en est comprise. Il faut montrer aux bonnes gens qu'il n'y a au fond de ces polémiques que des manœuvres de parti. Le cléricisme et l'anticléricisme ne sont que des machines de guerre, et les naïfs qui les prennent au sérieux sont dupes de simples artifices électoraux. C'est l'honneur des républicains de laisser ces procédés aux violents d'extrême droite et d'extrême gauche. Ils doivent, en outre, les dévoiler infatigablement et ne pas se lasser de répéter et de prouver qu'il y a en France une séparation absolue entre les questions religieuses et les questions politiques. Le jour où cette confusion, entretenue de propos délibéré par nos ad-

versaires, sera dissipée définitivement, la paix et la liberté seront à l'abri.

Acceptons le conseil et profitons-en.

LIBÉRAL.

## SIMPLE DEMANDE

Nous ignorons si ces lignes tomberont sous les yeux de Leo Taxil ou du Dr Bataille, de M. Gojeraud ou de M. Haacks.

Nous nous respectons trop pour correspondre avec ces gens-là.

Mais nous aimerions bien que quelqu'un leur insinuât ceci :

Diana Vaughan a reçu d'innombrables lettres de nos castors, cagots et calotins de Québec.

Sur la foi de Tardivel, ils étaient en correspondance avec Miss.

Ils ont dû leur écrire des lettres fantastiques ; ils ont dû exhaler leur venin et leur sottise, leur canaillerie et leur imbécilité en des termes glorieux et fantasmagoriques.

Puisque ces messieurs Bataille et Taxil ont brûlé leurs vaisseaux et qu'ils ont gardé les lettres de Diana, qu'ils fassent donc un joli coup d'éclat avec le Canada.

Qu'ils publient donc avec les noms et les signatures, *in-extenso*, toutes les lettres qui ont été envoyées du Canada à Diana.

Nous leur promettons une vente illimitée.

On s'arracherait le livre au Canada.

Quelle belle leçon ce serait !

Et quel enseignement !

CURIEUX

Brillante soirée chez Mme Laurie à Ottawa, mercredi, le 5 courant. Madame Nilca, la cantatrice parisienne et l'artiste accomplie, s'est fait entendre en présence d'un auditoire distingué.

### EN DERNIER RESSORT

Lorsque vous aurez épuisé la liste des remèdes préconisés pour le traitement du rhume, de la grippe et de la bronchite, sans avoir obtenu la guérison attendue, prenez du BAUME RHUMAL qui vous donnera un soulagement immédiat.

## La morale et le bon goût

Nos lecteurs savent quel "numéro" sensationnel la direction des Folies-Bergères de Paris avait médité d'offrir à ses habitués, sous la forme des poses plastiques de la comtesse de Chimay alias Ward, et de quelle heureuse façon elle a été amenée à y renoncer. Il ne faudrait pas qu'un scrupule de légalité pharisaïque vint troubler la satisfaction qu'ont eue les honnêtes gens de l'issue de cet incident. Certes, le droit de l'"artiste" improvisée à paraître sur les planches était absolu, ainsi que celui du manager à l'y produire; personne n'a songé à le contester un instant, et c'est une plaisanterie peut-être spirituelle, mais assurément injuste, que de présenter l'intervention de M. le préfet de police comme une atteinte à la liberté du travail. Cette liberté appartient à tout le monde en France depuis la Révolution, aux comédiens comme aux autres citoyens, et sans aucune distinction, parmi les gens de théâtre, entre ceux qui jouent la tragédie et ceux qui bornent leur ambition à figurer des tableaux vivants. C'est entendu. Le Fort-l'Evêque est aboli, comme la Bastille, et les comédiens n'ont pas le privilège de voir survivre à leur encontre la lettre de cachet.

Mais aussi M. le préfet de police n'a-t-il pas prononcé d'interdiction. Il s'est borné à informer officieusement le directeur des Folies-Bergères que ses renseignements lui faisaient prévoir des protestations et des désordres, et à lui rappeler que, lorsque des scènes de scandale se produisent dans un lieu public, son droit l'autorise et son devoir l'oblige à fermer l'établissement. L'impressario resiait parfaitement libre de tenter la partie; mais ses renseignements concordaient sans doute avec ceux de M. le préfet de police, puisqu'il s'est résolu à rompre l'engagement de sa pensionnaire. Celle-ci, assure-t-on, n'a d'ailleurs pas fait de difficulté de renoncer à ses poses plastiques. Ayant longtemps vécu chez nous, quoique cosmopolite, on peut supposer qu'elle aura reconnu que son projet était beaucoup plus américain que parisien.

C'est, en effet, un réveil du goût de Paris qui, réellement, a mené cette affaire, qui a guidé l'ha-

bile et discrète diplomatie de M. Lépine et dicté les sages résolutions des intéressés. Avant tout, l'"attraction" que les Folies-Bergères avaient inscrite à leur programme eût constitué une faute de goût. Ne croyez pas que ce soit là prendre les choses par leur petit côté. Le bon goût n'est pas la morale, mais il ne tolère pas qu'on l'offense grossièrement; il n'est ni la vertu, ni la pitié, ni le patriotisme, ni le respect de la famille et il ne prétend remplacer aucun de ces sentiments en tant que principe de vie intérieure, mais il leur sert de substitut sur le forum, et là, non-seulement il remplit leur office, mais le remplit infiniment mieux qu'ils ne le sauraient faire eux-mêmes. Il y a, dans *Gil Blas*, un corrégidor qui, constatant un flagrant délit, s'empressa, dit Le Sage, de morigéner les coupables, dans des termes dont la pudeur n'était guère moins blessée que du fait même qui les inspirait. Pareillement, l'étalage public de l'autérité paraît en France presque aussi choquant que l'immoralité cynique. Seul, le goût saisit la limite entre ce qui est révoltant et ce qui risquerait le ridicule, trouve le mot juste qui réprime le scandale tout en fermant la bouche à ceux qui en vivent.

L'esprit parisien, qu'il ne faut pas confondre avec l'esprit du vaudeville et de nouvelles à la main, fait précisément de tact, de mesure et de finesse aiguës, il n'est autre que l'atticisme moderne. "Rien de trop" est sa devise. Il a jugé qu'on avait assez parlé déjà, et beaucoup plus qu'assez, des aventures des deux héros exotiques que vous savez, qu'il était temps pour eux de chercher le silence et qu'une tapageuse exhibition de l'héroïne eût dépassé les bornes de l'excentricité que pouvait tolérer le scepticisme le plus indulgent. D'une façon discrète mais certaine, ce sentiment s'est révélé. On voit que, dans l'espèce, il a triomphé aussitôt. Il faut se réjouir de cette pacifique victoire et espérer qu'elle ne sera pas sans lendemain. Nulle force n'est plus capable de faire, plus efficacement et à moins de frais, la police des cafés-concerts et des bouis-bouis. Le jour où une chanson malséante aura été chantée ou interrompue par un trait plaisant, comme on sait en trouver ici, le délinquant ne se le fera pas dire deux fois, car on peut se ven-

ger de la scensure par des brocards, mais qui s'attaquera au public ? Et bientôt les spectacles de tout genre auront retrouvé cette grâce et cette bonne humeur également éloignée de la pruderie et de l'obscénité, qui a fait de tout temps le charme de Paris et de la société parisienne.

FRANCAIS.

## LES PRÊTRES ET LE THÉÂTRE

Les prêtres peuvent-ils assister en habit ecclésiastique aux concerts spirituels et aux représentations d'œuvres religieuses données pendant la semaine sainte ? Les années précédentes, l'autorité diocésaine de Paris avait fermé les yeux. Mais, depuis peu, le cardinal Richard ayant adressé aux curés de sa juridiction une lettre-circulaire leur défendant de fréquenter les théâtres, et surtout d'y paraître en costume, il était intéressant de savoir si cette défense s'appliquait à toutes les scènes parisiennes indistinctement ou si une exception pouvait être faite en faveur de celles qui jouent en ce moment des pièces symboliques restituant des épisodes de l'histoire chrétienne.

A l'archevêché, l'abbé Lefèvre a fait les déclarations suivantes :

Il ne m'apparaît pas qu'en prenant cette détermination, qui doit avoir un caractère général, Son Eminence ait entendu établir de classification. La tolérance relative d'autrefois avait engendré des abus qu'il fallait à tout prix réprimer. Il ne nous est pas possible, vous le concevez, d'entrer dans le détail des œuvres, de les discuter, de les apprécier, en un mot, de nous ériger en censeurs. Ainsi, à la Comédie-Française, où l'on s'efforce plus que partout ailleurs de respecter les goûts du public, il arrive qu'à côté d'œuvres très belles on représente des levers de rideau qu'un prêtre ferait mieux de s'abstenir d'aller voir. Il n'est personne, d'ailleurs, à Paris, qui ne soit édifié sur la liberté dont usent et abusent les théâtres.

Nous estimons, quant à nous, que les prêtres doivent se contenter de remplir fidèlement leur pieux sacerdoce, sans aller chercher des distractions dans des milieux profanes. Il ne nous est donc pas permis de formuler une exception en

faveur des théâtres où sont représentées des scènes de notre histoire religieuse.

— Mais quelles peines peut encourir, demandons-nous, l'ecclésiastique rebelle aux exhortations de ses chefs ?

— Quand ce prêtre nous est signalé, nous le mandons à l'archevêché et nous le rappelons aux devoirs de sa conscience. Si notre intervention reste vaine et qu'il persiste dans ses fâcheuses pratiques nous le relevons purement et simplement de ses fonctions.

Et l'abbé Lefèvre se hâte d'ajouter :

Il est bien rare, du reste, que nous ayons à sévir contre un membre du clergé de Paris. Tous sont habituellement respectueux des décisions archiépiscopales ; les prêtres qu'on rencontre exceptionnellement dans les théâtres viennent de province. Ceux-là ne sont pas soumis à notre juridiction. Quand ils débarquent à Paris, ils doivent se présenter munis de certificats en règle pour obtenir l'autorisation de dire la messe. Si parmi eux il en est dont la conduite n'est pas exempte de reproches, nous adressons un rapport au pouvoir compétent, et l'évêque sévit.

— Mais, demandons-nous, vous autorisez cependant les prêtres à assister aux représentations du cirque ?

Cette tolérance est maintenue. Dans certaines familles, des abbés sont chargés de l'instruction et de l'éducation des enfants, ils les accompagnent le jeudi ou le dimanche après-midi aux matinées qui ne sont pas des spectacles démoralisants, et nous n'avons aucune raison pour supprimer ces anciens errements. En somme, ce que Monseigneur a entendu défendre aux prêtres c'est la fréquentation des théâtres et des lieux de plaisir et je ne sache pas qu'il entre dans les vues de Son Eminence sous quelque prétexte que ce soit de se départir de l'esprit de sa circulaire.

CATHOLIQUE.

Plusieurs abonnés ont demandé des numéros égarés du REVEIL. Aussitôt que toute la collection sera remise en place après le déménagement, ces numéros seront envoyés à ceux qui en ont fait la demande. Le bureau provisoire du REVEIL est au No. 157 rue Sanguinet.

### UN VRAI TRIOMPHE

Le triomphe de la science médicale : le BAUME RHUMAL guérit toux, rhumes, gripes, bronchites, sans nécessiter de régime spécial. 25c partout.

# Diana Vaughan

Nous avons commencé à reproduire les passages caractéristiques des journaux parisiens sur cette belle mystification.

Nous continuerons la semaine prochaine.

## La Presse Parisienne

DIANA VAUGHAN.—LEO TAXIL

### *Le Temps*

La vérité a triomphé, en effet, mais parce que M. Léo Taxil l'a puissamment aidée. En dépit de la démonstration plusieurs fois faite par des journaux que tout cela n'était qu'une imposture, nombre de catholiques n'en voulaient pas démordre; d'autre part, il devenait malaisé de poursuivre cette colossale mystification. Léo Taxil s'est décidé à y mettre fin.

Et hier soir, devant trois cents personnes environ, dont cinquante ou soixante journalistes de toutes opinions, avec un cynisme qu'il est difficile de dire et qui a révolté, indigné les plus sceptiques, les plus indifférents, persiflant tour à tour les catholiques et certains journaux maçonniques, le pape, le cardinal Parocchi, M. Léo Taxil en un long discours très préparé, a fait une déclaration qu'on peut ainsi résumer :

De Diana Vaughan, il n'y en a pas : c'est moi. En ma qualité de fils de Marseille, j'ai toujours aimé la mystification. J'en fis une bien bonne, jadis, au général Espivent de la Villeboisnet, à qui je fis croire que la rade de Marseille était envahie par des bandes de requins. Plus tard, je créai une cité lacustre sous le lac de Genève; les visiteurs affluèrent et un archéologue polonais écrivit un mémoire sur cette ville, déclarant avoir nettement aperçu une place publique, avec, au milieu, "quelque chose qui ressemblait à une statue équestre".

Je continuai dans cette voie, avec la collaboration d'un vieil ami d'enfance, un Marseillais aussi, le fameux docteur Bataille.

Puis, froidement, devant les ecclésiastiques ahuris :

" Mes révérends pères, je remercie bien sincèrement mes confrères de la presse catholique et nos seigneurs les évêques de m'avoir si bien aidé à organiser ma plus belle mystification, celle qui couronnera ma carrière ".

Il raconte sa prétendue conversion de 1885 comment il a réussi à faire croire à l'Eglise qu'il se repentait; dans quelles conditions il fit une retraite chez les jésuites et les détails de sa confession, son audience au Vatican, sa conversation avec Léon XIII "qui avait dans sa bibliothèque toutes ses œuvres anticléricales". Il rappelle les explications qu'il donna à la loge maçonnique qui prononça son expulsion : " Appelez-moi déserteur, si vous voulez, traître, non, vous comprendrez plus tard ".

Alors éclatent des interruptions : " Mais, crie un assistant, vous n'avez pas l'air de vous douter que vous êtes une immonde fripouille! "

Il continue; il raconte que l'évêque de Charleston ayant fait tout exprès le voyage de Rome pour dire au pape que tous les récits sur les francs-maçons de cette ville n'étaient qu'odieuses fantaisies, le pape congédia l'évêque, lui ordonna le silence et envoya sa bénédiction à Diana Vaughan—à Diana Vaughan qui n'existe pas et dont le rôle a été joué par une jeune personne représentant une maison de machines à écrire de New-York.

De nouveau, des cris sont lancés : " L'abominable crapule, quel greûin! etc. "

Et, à la sortie, le conférencier, protégé par quatre ou cinq amis et par huit ou dix gardiens de la paix, réussit à gagner un café voisin, suivi par cent à cent cinquante personnes, où l'élément catholique, certes, ne paraît pas dominer, criant : " " A l'eau! à l'eau! menteur! traître à tout le monde, menteur à tous! "

Ainsi finit Diana Vaughan.

### *Le Gil Blas*

Je préfère vous dire tout de suite que les représentants de la presse française et étrangère à qui cette soirée était " spécialement réservée," n'ont pas entendu miss Diana Vaughan et qu'ils ont été également privés des projections.



Par contre, nous avons entendu M. Léo Taxil qui, dans une allocution où la mauvaise foi le disputait au cynisme, a, non pas terrassé, mais anéanti le Palladisme :

—Ma plus belle création ! a-t-il déclaré avec un sourire satisfait.

Et après avoir conté la singulière histoire d'un ohanoine et d'un fromage, M. Léo Taxil s'est flatté d'avoir été reçu par le Saint-Père, après avoir bénéficié d'un tête à tête avec le secrétaire d'État ; d'avoir fait jouer à Rome l'air de la "Seringue harmonique," "une gaudriole musicale." et d'avoir envoyé à un abbé un fragment de la queue de Moloch "comme pièce à conviction du Palladisme".

Enfin, M. Léo Tail nous a fait cet aveu :

—L'auteur du *Diable au dix-neuvième siècle*, des *Mémoires de l'ex-Palladiste* et de la *Neuvaine Eucharistique* c'est moi-même et miss Vaughan, qui m'a aidé à monter le bateau du Palladisme, est une simple marchande de machines à écrire !

Indulgent à lui-même, M. Léo Taxil, en terminant sa conférence, n'a pas craint de se comparer à l'illustre Sapeck en qualifiant sa dernière imposture de simple fumisterie.

Ses auditeurs ont été en général plus sévères.

C'est ainsi que M. Léo Taxil s'est vu interrompre à différente reprises :

—L'immonde canaille !

—Vous mentez !

—Vous êtes un faussaire !

Un de nos confrères a même bruyamment quitté la salle après lui avoir crié :

—Vous avez peut-être trouvé un prêtre pour vous absoudre ; mais je connais assez les libres-penseurs pour vous assurer qu'ils ne vous absoudront pas !

Et lorsque le conférencier s'est vanté d'avoir mystifié les catholiques, en même temps que les francs-maçons, quelqu'un lui a répliqué :

—Vous les avez mystifiés évidemment, mais vous les avez exploités aussi !

M. Léo Taxil est doué d'un courage, d'une nature toute particulière ; durant une heure, les injures sont venues le souffleter, sans qu'il ait esquissé un geste de protestation, sans qu'un muscle de sa face ait tressailli.

Mais qu'importe à M. Léo Taxil, son visage es depuis longtemps familiarisé avec les crachats. Demain, il annoncera l'apparition d'un nouveau livre et son éditeur lui comptera les quarante deniers de Judas.

CHARLES BARDIN.

### *Le Journal*

M. Léo Taxil a fait, à la Société de Géographie, une confession publique, et qui n'a pas duré moins de deux heures.

Il a dit—sans marquer le moindre repentir — comment, étant franc-maçon, libre-penseur et athée, il simula une conversion sincère, entra dans le giron de l'Eglise, y demeura douze ans, —le temps de poser au clergé ce *lapin* formidable qu'on appelle le *Palladisme*,—et, enfin, de quelle manière, aujourd'hui, il redevient, à la face de tous, ce qu'il a toujours été au fond de l'âme, un ennemi du clergé et de la religion.

Pour dire le vrai, la majorité de l'assistance n'a pas paru enthousiaste de ces avatars divers ; quelques personnes mêmes ont ponctué d'inter interruptions plutôt injurieuses la conférence de M. Taxil. Mais je veux, ainsi que s'y croient tous les bons feuilletonnistes, procéder par ordre.

Ainsi, je dirai que M. Taxil, désireux d'attirer, avait imaginé de tirer au sort, au début de la réunion, une machine à écrire. Cette machine a été gagnée par le correspondant parisien d'un journal de Constantinople : l'*Ikda* alias le *Travail*. Notre confrère enverra-t-il l'appareil à son souverain ? Et servira-t-il, là-bas, cet appareil, à enregistrer des bulletins de victoires ? Allah seul pourrait nous le dire.

Toujours est-il qu'aussitôt accomplie cette formalité du tirage, M. Taxil, en habit, cravate blanche, lorgnon d'or, a pris la parole pour la garder deux heures. "Mes révérends Pères, mesdames, messieurs. . . ." commence-t-il, car, dans l'auditoire il y a des prêtres et des femmes. Et, tout de suite il nous parle de son goût pour ce qu'il appelle la *fumisterie*. Jadis, en 1873, il persuada aux Marseillais que la rade était envahie par des bandes de requins venus de Corse. Le général Espivent de la Villeboisnet envoya, sur un bateau, cent hommes munis de chassepots pour fusiller les monstres. Eh bien ! mes pit-

chous, il n'y avait pas plus de requins que sur ma main, et voici comment, troué de l'air ! M. Taxil mystifia Marseille. Une autre fois, ce fut une ville sous-marine qu'il prétendit avoir découverte, au fond du Léman. . . .

Mais un matin—il y a douze ans—M. Taxil se dit qu'il fallait utiliser ce goût pour les *galéjades*, au profit de la cause qu'il servait, la cause anticléricale. Il simula un repentir, se confessa à un brave homme de prêtre, auquel il conta qu'il avait assassiné un notaire, et, dûment reconnu pour un bon catholique, entreprit de créer l'*Palladisme*, immense traquenard dans lequel devait tomber un certain nombre d'ecclésiastiques.

On sait ce qu'est le *Palladisme* : une doctrine, la doctrine luciférienne, qui représente Satan comme le Dieu véritable. Diana Vaughan fut la grande maîtresse palladique, tandis que le docteur Bataille se faisait l'apôtre de la religion nouvelle. Ces deux êtres, un moment, bouleversèrent à la fois le monde satanique et le monde religieux.

Or, Diana Vaughan était tout simplement employée dans une maison de Dactylographie et le docteur Bataille un ancien médecin de marine auquel M. Taxil avait donné ce nom de Bataille en mémoire de Sapeck. Et la grande maîtresse, comme l'apôtre, n'étaient que des pantins dont l'orateur d'hier soir tenait habilement les ficelles.

Cela dura plusieurs années, cela pourrait durer encore.

Mais Léo Taxil, a tout avoué. Il a dit posséder un dossier formidable composé de lettres émanant de prêtres. Ceux-ci, je l'ai dit et je le répète, n'ont commis d'autre faute que d'être naïfs, crédules aux savantes combinaisons du libre-penseur. . . Ce dossier, bien certainement, sera publié, mais le public n'a pas attendu pour se prononcer contre de pareils moyens de combattre ses adversaires. Ce qu'il a paru le plus difficilement admettre, c'est cette dissimulation qui fit que pendant douze années (du 23 avril 1885 au 19 avril 1897—) M. Léo Taxil, aux yeux de tous, passa pour un croyant sincère et convaincu,

alors qu'au fond de lui-même il niait cette religion dont il simulait les pratiques.

ED. L.

### *La Vérité*

“ Notre collaborateur et ami M. Georges Bois, qui fut le premier à la guerre contre M. Taxil, raconte ailleurs l'écœurante soirée d'hier. Nous voulons seulement marquer en quelques mots l'impression que nous en avons gardée. Certes, nous nous attendions à voir M. Taxil montrer bientôt “ sa vraie figure. ”

Notre brochure annonçait l'événement avec une certaine précision ; “ Il s'agitait ” (pour M. Taxil, disions-nous), “ de montrer sa vraie figure et de proclamer qu'il s'est moqué de son public. ”

L'événement s'est donc produit hier soir, et, dans cette opération, M. Taxil a dépassé tout ce qu'on pouvait attendre de son cynisme. Le gaillard avait d'ailleurs pris ses précautions. Les cannes et les parapluies étaient impitoyablement confisqués au vestiaire. Et outre le vrai public, il y avait plusieurs rangées de chaises occupées par des compères, et destinées à protéger l'orateur contre une explosion de l'indignation générale.

Cette indignation par exemple s'est librement exprimée. Les exclamations indignées, les cris de canaille, de fripouille, de gredin, volaient dans la salle, salués par des applaudissements. Et, recevant tout cela d'un front accoutumé à de pareils présents, l'orateur continuait lentement, platement, sans tournure et sans esprit, sa conférence écrite.

Il a dit comment il était toujours resté de cœur avec ses amis les francs-maçons, comment à Rome il avait gardé l'amitié de Canzio Garibaldi (pas difficile le fils du condottière !), comment il avait averti d'anciens collègues de loge. Et tout cela en style plat, avec des attitudes et des poses de commis-voyageur qui a glissé un article gâté au client sans méfiance.

Ce qu'il faut renoncer à peindre, c'est le mépris, l'écœurement que trahissait l'assistance. Cela, aucune langue ne peut le dire, aucun accent ne peut l'exprimer, aucune plume ne peut l'écri-

gnominie, M Taxil, plus cynique qu'un singe, triomphait.

Il triomphait moins sur le boulevard où, malgré la police et l'escorte de frères qui l'accompagnait, jamais on ne vit homme plus conspué, plus couvert de mépris et de sifflets. Quand il entra, suivi de la bande, dans la brasserie où il avait retenu un refuge, quelqu'un lui cria à pleine voix dans la salle : " Monsieur Taxil, on n'a jamais vu plus immonde fripouille que vous. "

"—Mais non ! mais non ! vous vouliez qu'on vous " la raconte. " Eh bien, je vous l'ai " racontée ! "

Et avec ses gardes du corps il monte dans l'escalier.

Ce qui a frappé tout le monde, c'est l'atmosphère de loge et de police secrète qui a régné dans cette histoire. Et nous nous demandions pourquoi la police, qui avait justement empêché l'exhibition de Clara Ward, protégeait hier soir l'exhibition de Léo Taxil. L'une était " la guenon du pays de Nad, " et on faisait bien de l'empêcher de monter sur les planches au nom de la dignité humaine. L'autre est son digne pendant, et pour l'honneur de la nature humaine, on aurait dû le cueillir sur son estrade.

Décidément les lettres de cachet avaient du bon. Elles étaient un bon remède contre ces exploits de singe.

L. NEMOURS GODFRE.

### *La Vérité de Québec*

#### PREMIÈRE TRANCHE

Bien que mes adversaires aient déclaré que j'étais allé à Paris " pour prêter la main à la fumisterie Vaughan " c'est moi qui, le premier, ai fait connaître, en Amérique, le cynique aveu de Léo Taxil, que l'histoire de Diana Vaughan est une ignoble mystification. C'est la dépêche que j'ai transmise à M. Dr Boulet, mardi matin, le 20 avril, qui a donné de côté ci de l'Atlantique le premier compte rendu sommaire de la conférence du 19 avril. Le *Herald* de New York, ordinairement si entreprenant quand il s'agit de de câblegrammes, et qui a une édition publiée à Paris même, n'est venu qu'en second lieu. Le télégramme du journal américain qui annonce la

fin de la mystification Taxil est daté du 24 avril et n'a été publié que le 25.

J'insiste sur ces détails pour bien marquer que j'ai racheté ma parole. J'ai toujours promis à mes lecteurs que s'il y avait mystification dans l'affaire Vaughan je serais l'un des premiers à proclamer et à dénoncer cette mystification aussitôt qu'elle serait clairement établie, d'une façon ou d'un autre.

J'ai été le premier à flétrir le fumiste, en Amérique, après sa honteuse confession.

Je ne regrette donc nullement mon court voyage en Europe ; il m'a permis de prouver à mes amis et à mes adversaires que si je puis être trompé je n'hésite pas un seul instant à rebrousser chemin, quand il le faut.

Je ne le regrette pas pour une autre raison : ma présence à Paris, le 19 avril dernier, m'a valu d'assister à la scène la plus invraisemblable qui se puisse concevoir. Si je n'avais pas vu cela de mes yeux, je n'aurais pu croire à la réalité de ce qui s'est passé à cette réunion inoubliable. Il y a certaines choses qu'il faut contempler soi-même pour pouvoir s'en rendre compte. Le cynisme vraiment satanique de Léo Taxil est de ce nombre.

Nos jeunes gens vont à Paris pour étudier les misères physiques de l'homme afin de pouvoir mieux les soulager. Ils vont là aussi pour étudier toutes les sciences profanes. Car, qu'on aime Paris ou qu'on ne l'aime pas, il faut reconnaître que, dans le monde entier, il n'y a pas d'endroit où l'esprit humain puisse acquérir des connaissances, en bien ou en mal, plus rapidement et plus facilement.

Dans l'espace d'une heure et demie j'ai plus appris, à Paris, l'autre soir, que je n'aurais pu apprendre dans mon bureau pendant une année entière. J'ai vu jusqu'à quelles profondeurs peut aller la perversité humaine—si toutefois c'est vraiment la perversité humaine et non pas diabolique que j'ai vue. J'ai sondé les abîmes de l'hypocrisie. La nature humaine m'a été révélée sous un aspect hideux que je soupçonnais à peine. J'ai eu sous les yeux un monstre, non pas physique, mais moral : un être humain à qui le sentiment de la pudeur manque absolument ; qui se

fait gloire de ce dont rougissent les hommes ordinaire; qui, de propos délibéré, provoque chez ses semblables le mépris et le dégoût et qui se délecte dans la manifestation de ces sentiments à son égard, comme d'autres se complaisent aux applaudissements et aux acclamations.

C'à été pour moi une "leçon de choses" d'un nouveau genre, douloureuse mais salulaire.

M. Bois, de la *Vérité*, de Paris, commence ainsi son compte rendu de la conférence du 19 avril :

"Un journaliste du Canada, M. Tardivel, est venu en France exprès pour assister à la séance d'hier et voir Diana Vaughan. D'autres sont venus de moins loin, mais ils n'ont rien à regretter : ils ont assisté à une scène comme on n'en voit pas deux dans une vie."

En effet, on peut regretter ce qui est arrivé, mais personne ne regrettera de l'avoir vu

Il y a autre chose que je ne regrette pas, non plus, bien que cela puisse paraître étrange; c'est d'avoir cru à la bonne foi et à la sincérité de Léo Taxil.

La librairie de neuf et d'occasion de la rue St. Denis (carré Viger) est maintenant au No. 1749 rue Ste Catherine, près de la rue Sanguinet.

Une HAUSSE considérable est imminente sur les actions des MINES D'OR de la Colombie Anglaise. M. Queneau, courtier en mines, 207 New-York Life Bld'g, conseille aux lecteurs du REVEIL de prendre position actuellement sur ces valeurs; c'est le moment d'acheter.

## La revanche

La campagne électorale qui se termine mardi aura été spécialement remarquable par l'effervescence poétique qu'elle a soulevée.

Est-ce le printemps, l'herbe tendre, j'ignore. Mais toujours est-il que les vers voltigent dans les airs.

Voici par exemple le premier et le der-

nier couplet d'une des vigoureuses de ces œuvres épiques.

C'est un chant sur l'air de la *Marseillaise*, une sorte de *Marseillaise* libérale, intitulée "La Revanche."

Voici le commencement :

(Air de la *Marseillaise*)

### PREMIER COUPLET

L'heure de la revanche est sonnée,  
Allons, en avant, libéraux;  
Car pour nous la tâche est sacrée!!  
A bas, les Castors et les Veaux, [bis]  
Entendez-vous leur cri de guerre,  
Appelant Rome à leur secours,  
C'est aujourd'hui comme toujours :  
Les mandements font leur a. aire.

### REFRAIN

Aux polls, bons libéraux, sans remords et sans  
pour,  
Votons, votons, suivant toujours la conscience et  
l'honneur.

Maintenant, voici la fin :

### CINQUIEME COUPLET

Libéraux, vengeons la mémoire  
Du Patriote et du Martyr,  
Que ces *Saints*, souillant notre histoire,  
Ont pu tuer, mais non flé rir, [bis]  
Par ses vertus et son génie  
Il illustra les Canadiens;  
Personne n'aima plus les siens  
Et ne servit mieux sa Patrie.

### REFRAIN

Aux polls, bons libéraux, sans remords et sans  
peur,  
Votons, votons, suivant toujours la conscience et  
l'honneur.

Rien dans cette poésie n'est dédié à Mgr Merry del Val; ce qui n'empêche que plusieurs exemplaires lui ont été adressés.

RIEUR.

M. Queneau, courtier en mines, 207, New-York Life Bldg., Montréal, se tient à la disposition de nos lecteurs pour leur fournir tous renseignements sur les actions des MINES D'OR de la Colombie Anglaise.

FEUILLETON

**ROMÉ**

PAR

EMILE ZOLA

XI

Pierre, surpris, avait regardé le prêtre.

—Je le connais, dit-il. C'est lui, si je ne me trompe, que j'ai vu, le lendemain de mon arrivée, chez le cardinal Boccanera, auquel il apportait un panier de signes, en venant lui demander un bon certificat pour son jeune frère, qu'une violence, un coup de couteau, je crois, avait fait mettre en prison, certificat d'ailleurs que le cardinal lui a refusé absolument.

—C'est lui-même, n'en doutez pas, car il a été autrefois un familier de la villa Boccanera. où son jeune frère était jardinier. Aujourd'hui, il est le client, la créature du cardinal Sanguinetti... Ah! une figure curieuse, que ce Santobono, comme vous n'en avez pas en France, je suppose! Il vit tout seul, dans ce logis qui croule, il dessert cette très vieille chapelle de Saint-Marie des Champs, où l'on ne vient pas entendre la messe trois fois par année. Oui, une véritable sinécure, qui lui permet de vivre, avec son millier de francs de traitement, en paysan philosophe, cultivant le jardin assez vaste, que vous voyez là, entouré de grands murs.

En effet, le clos s'étendait sur la pente, derrière la cure, fermé soigneusement de toute part, comme un refuge farouche où les regards eux-mêmes ne pénétraient pas. Et l'on n'apercevait, par-dessus la muraille de gauche, qu'un superbe figuier, un figuier géant, dont les feuilles hautes se découpaient en noir sur le ciel clair.

Prada s'était remis à marcher, et il continuait à parler de Santobono, qui l'intéressait évidemment. Un prêtre patriote, un garibaldien. Né à Nemi, dans ce coin resté sauvage de monts Albains, il était du peuple, encore près de la terre; mais il avait étudié, il savait assez d'histoire pour connaître la grandeur passée de Rome et pour rêver le rétablissement de l'empire romain, au profit de la jeune Italie. Et il s'était mis à croire passionnément qu'un grand pape seul pouvait réaliser ce rêve, en s'emparant du pouvoir, puis en conquérant toutes les autres nations. Quoi de plus simple, puisque le pape commandait à des millions de catholiques? Est-ce que la moitié de l'Europe n'était pas à lui? La

France, l'Espagne, l'Autriche céderaient, dès qu'elles le verraient puissant, dictant des lois au monde. Quant à l'Allemagne et à l'Angleterre, à toutes les nations protestantes, elles seraient inévitablement conquises, la papauté étant l'unique digue qu'on pût opposer à l'erreur, qui devait un jour se briser contre elle. Politiquement, il s'était malgré ça déclaré en faveur de l'Allemagne, dans la pensée que la France avait besoin d'être écrasée, pour se jeter entre les bras du Saint-Père. Et les contradictions. les imaginations folles se heurtaient ainsi dans cette tête fumeuse, où les idées brûlaient, tournaient vite à la violence, sous la rudesse primitive de la race; un barbare de l'Évangile, un ami des humbles et des souffrants, qui était de la famille des sectaires exaltés, capables des grandes vertus et des grands crimes.

—Oui, conclut Prada, il s'est donné au cardinal Sanguinetti, parce qu'il a vu en lui le grand pape possible, le pape de demain, qui doit faire de Rome l'unique capitale des peuples. Et cela ne va pas, non plus, sans quelque ambition plus basse, celle, par exemple, de conquérir un titre de chanoine, ou celle encore de se faire aider dans les petits désagréments de l'existence, comme le jour où il a eu besoin de tirer son frère d'embaras. On met sa chance sur un cardinal, ainsi qu'on nourrit un frère à la loterie: si le cardinal sort pape, on gagne une fortune... C'est pourquoi vous le voyez là-bas marcher à si longues enjambées, dans la hâte de savoir si Léon XIII va mourir et si son terne sortira avec Sanguinetti coiffant la tiare.

Intéressé et pris d'inquiétude, Pierre demanda :

—Croyez-vous donc le pape malade à ce point?

Le comte sourit, leva les deux bras.

—Ah! est-ce qu'on sait? ils sont tous malades, quand ils ont intérêt à l'être. Mais je le crois vraiment indisposé, un dérangement d'entrailles, dit-on; et, à son âge, la moindre indisposition peut devenir fatale.

Quelques pas furent faits en silence; puis, de nouveau, le prêtre posa une question.

—Alors, si le Saint-Siège se trouvait libre, le cardinal Sanguinetti aurait de grandes chances?

—De grandes chances! de grandes chances! voilà encore une de ces choses qu'on ne sait jamais. La vérité est qu'on le classe parmi les candidats possibles; et, si le désir d'être pape suffisait, Sanguinetti serait sûrement le pape futur, car il y met une passion, une fougue de volonté extraordinaire, brûlé jusqu'aux os par cette am-

bition suprême. C'est même là sa faiblesse, il s'use et il le sent. Aussi doit-il être décidé à tout pour les derniers jours de lutte. Soyez certain que, s'il est venu s'enfermer ici, en ce moment critique, ce doit être afin de mieux diriger sa bataille de loin, tout en affectant un désir de retraite, un détachement du me leur effet.

Et il s'étendit complaisamment sur Sanguinetti, dont il aimait l'intrigue, l'âpre appétit, de conquête, l'activité excessive, même un peu bronchonne. Il l'avait connu à son retour de la nonciature de Vienne, rompu aux affaires, résolu dès lors à mettre la main sur la tiare. Cette ambition expliquait tout, ses bredouilles et ses accommodements avec le pape régnant, sa tendresse pour l'Allemagne suivi d'une brusque évolution vers la France, ses attitudes successives devant l'Italie, d'abord le souhait d'une entente, puis une intransigeance absolue, pas de concessions, tant que Rome ne serait pas évacuée. Et il semblait s'en tenir là désormais, il affectait de déplorer le règne flottant de Léon XIII, de garder sa fervente admiration à Pie IX, le grand pape héroïque de la résistance, dont le bon cœur n'empêchait pas l'inébranlable fermeté. C'était dire que, lui, restaurerait la bonhomie sans faiblesse dans l'église, en dehors des complaisances dangereuses de la politique. Pourtant il ne rêvait que de politique au fond, il avait dû en arriver à tout un programme, volontairement vague, mais que ses clients, ses créatures répandaient, d'un air de mystère extasié. Depuis une autre indisposition du pape, qui datait déjà du priu-temps, il vivait dans une inquiétude mortelle car le bruit avait couru que les Jésuites, bien que le cardinal Boccanera ne les aimât guère, se résignerait à le soutenir. Sans doute, ce dernier était rude, d'une piété outrée, dangereuse, en ce siècle de tolérance : seulement, n'appartenait-il au patriciat, son élection ne signifierait-elle pas que jamais la papauté ne renoncerait au pouvoir temporel ? Dès lors, Boccanera était devenu l'homme redoutable aux yeux de Sanguinetti, lequel ne vivait plus, se voyait dépouillé, passait ses heures à chercher la combinaison qui le débarrasserait de ce rival tout-puissant, sans ménager les histoires abominables sur ses complaisances pour Benedetta et Dario, sans cesser de le représenter comme l'Antechrist, dont le règne devait consommer la ruine de la papauté. Sa dernière combinaison, afin de s'assurer l'appui des Jésuites, était donc de faire répandre par ses familiers que lui, non seulement maintiendrait intact le principe du pouvoir temporel, mais encore qu'il s'engageait à reconquérir ce pouvoir.

Et il avait tout un plan qu'on se chuchotait à l'oreille, un plan d'une victoire certaine, foudroyant dans ses résultats, malgré d'apparentes concessions : ne plus défendre aux catholiques de voter et d'être candidats, envoyer à la Chambre cent membres, puis deux cents, puis trois cents, renversera lors la monarchie de Savoie, pour installer une sorte de v<sup>ste</sup> fédération des provinces italiennes, dont le Saint-Père, rentré en possession de Rome, deviendrait le Président auguste et souverain

— Vous voyez que nous avons à bien nous défendre, car il s'agit de nous jeter dehors. Heureusement qu'il y a, à tout cela, de petits empêchements. Mais de tels rêves n'en ont pas moins une action énorme sur certaines cervelles exaltées, comme celle de ce Santobono par exemple ; et, tenez ! en voilà un que Sanguinetti mènerait loin, d'un mot, s'il voulait. . . Ah ! il a de bonnes jambes ! Regardez-le donc là-haut, il est arrivé, il entre dans le petit palais du cardinal, cette petite villa toute blanche qui a des balcons sculptés.

En effet, on apercevait le petit palais, une des premières maisons de Frascati, construction moderne, de style Renaissance, et dont les fenêtres s'ouvraient sur l'immensité de la Campagne romaine.

Il était onze heures, et comme Pierre prenait congé du comte, pour monter faire lui-même sa visite, celui-ci garda un instant sa main dans la sienne.

— Vous ne savez pas, si vous étiez très gentil, eh bien ! vous déjeuneriez avec moi . . . Voulez-vous ? Dès que vous serez libre, venez me rejoindre à ce restaurant, là, cette façade rose. Moi en une heure j'aurai fini mes affaires, et je serai ravi de ne pas manger seul.

D'abord, Pierre refusa, se défendit ; mais il n'avait aucune excuse possible ; et il dut se rendre enfin, cédant malgré lui au charme réel de Prada. Dès qu'ils se furent séparés, il n'eut qu'à monter une rue, pour se trouver à la porte du cardinal. Ce dernier était d'un abord très facile, par un besoin naturel d'expansion, par un calcul aussi de jouer à l'homme populaire. A Frascati surtout, ses portes s'ouvraient à deux battants, même devant les plus humbles soutanes. Le jeune prêtre fut donc introduit tout de suite, un peu étonné de cet accueil, en se souvenant de la mauvaise humeur du domestique de Rome, qui lui avait déconseillé le voyage, Son Eminence n'aimant pas à être dérangée, quand elle était souffrante. A la vérité, il n'était guère question de maladie, car tout souriait, tout luisait dans

cette aimable villa, inondée de soleil. Le salon d'attente, où l'on venait de le laisser seul, meublé d'un affreux meuble de velours rouge, n'avait ni luxe ni confort ; mais il était égayé par la plus belle lumière du monde, et il donnait sur cette extraordinaire Campagne, si plate, si nue, d'une beauté sans égale, toute de rêve, dans le continuel mirage du passé. Aussi, en attendant d'être reçu, alla-t-il se planter à une des fenêtres grande ouverte sur le balcon, émerveillé, parcourant des yeux la mer sans fin des herbages, jusqu'aux blancheurs lointaines de Rome, que dominait le dôme de Saint-Pierre, une petite tache étincelante, à peine large comme l'ongle du petit doigt.

Il s'oubliait là, lorsque le bruit d'une conversation, dont les mots lui arrivaient très nets, le surprit. Il se pencha, il finit par comprendre que c'était Son Eminence elle-même, debout sur un balcon voisin, qui causait avec un prêtre, dont il voyait seulement un bout de soutane. Tout de suite, d'ailleurs, il avait reconnu Santobono. Son premier mouvement fut de se retirer, par discrétion ; et puis, les paroles qu'il entendit le retinrent.

— Nous allons savoir dans un instant, disait Son Eminence de sa voix grasse. J'ai envoyé Eufemino à Rome, je n'ai de confiance qu'en lui. Et voici le train qui le ramène.

En effet, un train arrivait par la plaine vaste, petit encore, tel qu'un jouet d'enfant. Ce devait être pour le guetter que Sanguinetti était venu s'accouder à la balustrade du balcon. Et il restait là, les yeux sur Rome, au loin.

Santobono prononça passionément quelques mots, que Pierre entendit mal. Mais, tout de suite, le cardinal reprit distinctement :

— Oui, oui, mon cher, une catastrophe serait un grand malheur. Ah ! que Dieu nous conserve longtemps encore Sa Sainteté. . . .

Il s'arrêta, et comme il n'était pas hypocrite, il compléta sa pensée :

— Du moins qu'il nous la conserve en ce moment, car l'heure est mauvaise, je suis dans l'angoisse la plus affreuse, les partisans de l'Antechrist ont gagné beaucoup de terrain en ces derniers temps.

Un cri échappa à Santobono.

— Oh ! Votre Eminence agira, triomphera !

— Moi, mon cher ! Mais que voulez vous que je fasse ? Je ne suis qu'à la disposition de mes amis, de ceux qui croiront en moi, uniquement pour la victoire du Saint-Siège. C'est eux qui doivent barrer la route aux méchants, de mani-

ère à ce que les bons réussissent . . . A ! si l'Antechrist règne . . .

Ce mot d'Antechrist, qui revenait ainsi, troublait beaucoup Pierre. Tout à coup il se souvint de ce que lui avait dit le comte : l'Antechrist, c'était le cardinal Boccanera,

— Mon cher, songez à cela : l'Antechrist au Vatican, consommant la ruine de la religion par son orgueil implacable, sa volonté de fer, sa sombre folie du néant ; car il n'y a plus à en douter, il est la bête de mort annoncée par les prophéties, celle qui menace de tout engloutir avec elle, dans sa furieuse course aux ténèbres de l'abîme. Je le connais, il ne rêve qu'obstination et qu'effondrement, il prendra les piliers du temple et les ébranlera pour s'abîmer sous les décombres, lui et la catholicité entière. Je ne lui donne pas six mois, sans qu'il soit chassé de Rome, fâché avec toutes les nations, exécré de l'Italie, traînant par le monde le fantôme errant du dernier pape.

Un grognement sourd, un juron étouffé de Santobono accueillit cette effroyable prédiction. Mais le train était arrivé en gare ; et, parmi les quelques voyageurs qui venaient d'en descendre Pierre distinguait un petit abbé, dont la soutane battait les cuisses tant il marchait vite. C'était l'abbé Eufemino, le secrétaire du cardinal. Quand il eut aperçu celui-ci au balcon, il lâcha tout respect humain, il se mit à courir, pour gravir la rue en pente.

— Ah ! voici Eufemino ! s'écria Son Eminence frémissante d'anxiété. Nous allons savoir, nous allons savoir enfin !

Le secrétaire s'était engouffré sous la porte, et il dut monter si vivement, que Pierre, presque aussitôt, le vit traverser hors d'haleine le salon d'attente, où il se trouvait, puis disparaître dans le cabinet du cardinal. Celui-ci avait quitté le balcon pour aller à la rencontre de son messager ; mais il y revint, au milieu de questions, d'exclamations, de tout un tumulte, causé par les mauvaises nouvelles.

— Alors, c'est bien vrai, la nuit a été mauvaise, Sa Sainteté n'a pas dormi un instant . . . Des coliques, vous a-t-on raconté ? Mais, à son âge, rien n'est plus grave, ça peut l'emporter en deux heures . . . Et les médecins, que disent-ils ?

(A suivre)

## IL LE TROUVERA

Celui qui veut guérir vite et bien son rhume ou sa bronchite trouvera un remède sûr, efficace et sûr dans le BAUME RHUMAL. Toutes les pharmacies en sont pourvues. Prix, 25 cts la bouteille.

TRADUCTIONS.      REDACTION.      IMPRESSIONS.

## MARC SAUVALLE, Journaliste,

S'occupe de travaux littéraires en tous genres. Traductions, correspondances, rédaction de lettres et de requêtes, préparation de discours, correction de manuscrits et preuves, préparation de mémoires et de rapports, articles de journaux, toasts adresses etc., etc. Bureau - 30 RUE ST. GABRIEL. B. P. BOITE 2184. TELEPHONE 892.

# " LE SUN "

## Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président || .....  
Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président. ||

..... || T. B. MACAULAY, Secrétaire.  
|| IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1896 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

## Une Autre Raison

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitté une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUERCE SYSTEME

# O. Leger,

GERANT DÉPARTEMENT FRANÇAIS POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL



Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

# L'ECHOPHONE

LA DERNIERE  
MACHINE  
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$40 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'en servir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons les obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre journal, lorsque nous aurons cette circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui. En conséquence, l'abonnement à la machine est limité — "Premier rendu, premier servi."

## LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

### PRESENTS UTILES

Portemonnaies pour dames, plus de 200 variétés.

Portefeuilles pour Messieurs, plus de 100 variétés.

Belles marchandises de cuir.

Pupitres portatifs, Ecritoires, Calendrier, Portefeuilles.

Papeteries de choix en boîtes de 15c à \$5.00

Le plus bel assortiment du pays.

Cire à cacheter de toutes teintes et parfums

Plus de 20 couleurs différentes, en boîte

Maintenant, initiales à cacheter en verre coupé

De choix, autres initiales en grande variété.

PLEUMES ET CRAYONS EN OR

Marchandises en argent pour usage de bureau ou de bibliothèque

Encrriers de toutes sortes et de tous prix

## MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

## NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE  
CONTRE LE FEU  
ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,000,000
FONDS INVESTIS en CANADA.....	5,000,000
REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant : THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Épargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés

Bureau principal en Canada : 78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

## GUSTAVE FAUTEUX

Téléphone Bell, No. 318

Agent pour Montréal et les environs

## MAPLE CARD



FABRICANTS  
DE PAPIER.

MOULIN A PORTNEUF

MONTREAL . . . . . QUE

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

1615 rue Notre-Dame

MONTREAL

J. A. DROUIN,

AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place  
d'Armes, Chambres 315 et 316.  
Téléphone 2243

Arthur GLOBENSKY,

AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

**Wanted—An Idea** Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1.00 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

Imprimé par la Cie d'Imprimerie Commerciale (limitée) et publié par Aristide Filiatreault au No. 30 rue St. Gabsiel, Montréal.

Scientific American Agency for  
**PATENTS**  
CAVEATS,  
TRADE MARKS,  
DESIGN PATENTS,  
COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge to the  
**Scientific American**  
Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO., Publishers, 361 Broadway, New York City.